

L'autobiographie de la migrance au Québec : Régine Robin et Nadine Ltaïf / Maïr Verthuy. — Extrait de : Revue des lettres et de traduction = مجلة الآداب والترجمة. — N° 7 (2001), pp. 387-394.

Notes au bas des pages.

I. Autobiographie. II. Ecrivains québécois.

PER L1037 / FL92602P

L'AUTOBIOGRAPHIE DE LA MIGRANCE AU QUÉBEC: RÉGINE ROBIN ET NADINE LTAÏF

Mair VERTHUY
Université Concordia, Montréal, Canada

Jusqu'à récemment, outre les autochtones, la population du Québec se composait pour l'essentiel de deux groupes: les anglophones, de cultures diverses, et les francophones qui partageaient dans l'ensemble, quelle que soit leur origine, une même culture chrétienne enracinée dans l'Europe de l'ouest. Cette tradition est en pleine mutation. Les immigrants récents en francophonie québécoise sont davantage issus d'ethnies et de cultures autres. Chrétiens, ils véhiculent grâce à leur ascendance une religion qui prend sa source dans des traditions et sous des climats orientaux, africains, asiatiques... Là où les premières populations juives de culture et d'origine européennes s'orientaient surtout vers les anglophones, de nouvelles vagues, originaires de France, du Maghreb et du Machrek, cherchent à s'intégrer aux francophones. D'autres religions aussi, l'islam, l'hindouisme, le confucianisme... viennent enrichir le patri/matrimoine collectif des Québécois. La mouvance est de mise; l'hybridité s'installe.

Dans ce contexte, nombreux sont les écrivains migrants récents qui s'interrogent et se re-définissent. Jean-Paul Sartre annonçait en 1948 dans *Qu'est-ce que la littérature?* (p. 50): «Un des principaux motifs de la création artistique est certainement le besoin de nous sentir essentiels par rapport au monde.» Si tel est le cas, l'on comprend le besoin que ressentent certains immigrés, inessentiels presque par définition, d'écrire et de s'écrire, ou encore l'accent qu'ils mettent sur l'autobiographique, le: «gnôthi te auton» qui leur permet de mieux s'installer dans leur devenir. Comme l'a fait remarquer Marie Dvorak: «Dans la littérature contemporaine, notamment au Canada, la multiplication de récits de vie sous différentes formes laisse supposer que le retour sur soi, la mise en

scène d'un narrateur à la fois sujet et objet de sa narration, est un trait fondamental.»

Dans son livre cité plus haut, Sartre dira également:

[...] l'écrivain parle à ses contemporains, à ses compatriotes, à ses frères de race ou de classe. On n'a pas assez remarqué, en effet, qu'un ouvrage de l'esprit est naturellement allusif [...] Ainsi de la lecture: les gens d'une même époque et d'une même collectivité, qui ont vécu les mêmes événements, qui se posent ou qui éludent les mêmes questions, ont un même goût dans la bouche, ils ont les uns avec les autres une même complicité et il y a entre eux les mêmes cadavres (p. 89)

Cette citation porte sur la réception du texte et souligne l'un des problèmes associés à cette démarche autobiographique. Ne disposant pas des mêmes raccourcis que la population majoritaire pour présenter leur lieu d'origine, l'atmosphère politique ou sociale, tout ce qui compose leur passé, les nouveaux venus doivent pallier ce manque par d'autres moyens. Coupés d'un vécu quotidien trop difficile à expliquer à la société d'accueil, entre autres moyens ils remplaceront le chronologique ou l'allusif par des flashes, auront beaucoup recours au figuré comme aux mythes anciens et modernes, plus accessibles à leurs nouveaux compatriotes. Dans le Québec actuel, toute autobiographie migrante récente se place en marge du même genre dans la population majoritaire, et, de ce fait, adopte nécessairement une approche juxtaposée, ce qui entraîne le fragmentaire, le parcellaire même. S'estompe ainsi la frontière entre fiction et histoire/Histoire en même temps que s'érige une façon nouvelle d'envisager le processus même de l'écriture ou de la narration. L'identité recherchée s'en trouve également déstabilisée.

Les écrits de Régine Robin et Nadine Ltaïf illustrent bien cette dynamique autre. Elles accomplissent un mouvement double, surmontant leur déracinement premier, retrouvant leur moi essentiel dans les interstices de leur nouvel environnement. En rétablissant leur parcours tant «réel» qu'intellectuel et affectif, elles déroulent un fil d'Ariane qui ressemble à la corde de Wittgenstein, composée des fils de longueur et de couleur différentes qui s'y juxtaposent et la parcourent¹, un fil qui les mène au centre du labyrinthe, de leur être et

(1) Comme les fragments de leur vie qui finissent par constituer un tout.

vers leur vraie place dans le monde extérieur. Ce double mouvement rappelle celui de l'hélicoïde double de l'A.D.N.², porteur justement des caractères génétiques de l'espèce.

Aujourd'hui Robin offre à ses lecteurs un site Web³ où, afin de poursuivre une recherche sur les formes de création/écriture spécifiques à ce nouveau moyen d'expression, elle adopte le mode autobiographique. Le site comporte de nombreux liens qui entretiennent un constant va-et-vient⁴ avec le texte central et présentent de façon éclatée la vie de Robin, son vécu, ses réflexions, sa recherche identitaire, exigeant de l'internaute un effort de reconstruction qui rappelle le puzzle de nos enfances.

L'expérience est passionnante, le Web se prêtant particulièrement bien au personnel, au récit de vie. La tentation identitaire et autobiographique de Robin trouve son expression dans cet éclatement, ce mouvement en spirale, ces liens intertextuels, ce flou narratif, entre autres caractéristiques.

Ses textes précédents cependant traitent aussi d'événements tirés de sa vie qu'il faut retracer, reconstruire, distinguer de l'élément proprement fictionnel, où le véridique cède parfois le pas au vraisemblable, où l'on décèle déjà certaines récurrences (le whisky, le café dans Manhattan) qui préfigurent les liens associés au Web. Il n'est pas interdit de penser que cette écriture «propre» au Web n'est que la mise en abyme de l'écriture autobiographique, en version imprimée, des auteurs de la migrance.

Sa recherche identitaire ressemble à un voyage d'initiation ou à la quête d'un Graal. L'on devine ici la mémoire souterraine de *l'Odyssée*⁵, ou encore de la tradition euro-médiévale du preux chevalier. De tels renvois intertextuels à un tronc commun de la culture occidentale remplacent «les allusions» dont parle Sartre. De façon similaire et à titre d'exemple, les allusions à Kafka foisonnent, ailleurs que dans le livre qui lui est consacré.

(2) Acide désoxyribonucléique.

(3) www.er.uqam.ca/nobel/r24136/bio.htm.

(4) Telle la souris qui vogue constamment entre les liens et la page d'accueil.

(5) *Le roman mémoriel*, p. 120.

footnote footnote* cf. entre autres, *Le roman mémoriel*, La Québécoise.

D'un texte à l'autre, comme elle visite et revisite au sens propre son monde d'origine, Robin visite et revisite certaines options obsédantes, leur tourne autour -- toujours la spirale --, modifie sa réflexion antérieure, ajoute ou retranche quelques considérations. Dans la même veine, elle aborde ces questions indifféremment par la fiction, la création autobiographique, l'histoire ou la théorie..., comme si pour les épuiser il lui fallait employer tous les genres à sa disposition.

Se demandant d'abord: qu'est-ce qu'être Juif/Juive? elle y répond clairement dans *L'amour du yiddish*, optant pour la judéité telle qu'Albert Memmi la définit, mais cette question sous-tend tous ses textes. Elle dit vouloir: «Être Juif, tout simplement. Enfin» et c'est dans la culture, dans le monde de la Yiddishkeit, qu'elle va chercher la réponse, dans ce livre certes, mais aussi dans tous les autres:

En tant que juive, j'ai reçu une culture, pas une tradition. Ma famille était athée, totalement athée. On ne fêtait aucune date traditionnelle à la maison, on n'allait jamais à la synagogue, on ne parlait jamais de religion [...] En revanche, le milieu culturel de ma famille [...] était porteur d'une forte culture que j'appelle la Yiddishkeit [...] (p. 14)

C'est cette culture, dont la Shoah a compromis la transmission, qu'elle a besoin, comme dans *L'immense fatigue des pierres*, de traquer, de restituer là où c'est possible. De la même façon obsédante, du premier livre au dernier et jusque dans son site Web, elle s'interroge sur la question de l'ethnicité. Européenne en Amérique elle raconte la séduction exercée par la diversité ambiante (CBL, LQ...) Ailleurs elle reconnaît les failles dans cette multiplicité. Sa francitude est un autre thème récurrent. Son enfance se revit de livre en livre, se présente sous différentes facettes, révèle le monde qui l'entoure sans que l'on sache toujours s'il s'agit d'une enfance «réelle» ou d'une enfance symbolique. Elle visite et revisite le rouleau compresseur de l'assimilation à la française en même temps qu'elle visite et revisite le melting-pot américain et le multiculturalisme canadien.

Elle est singulière et sociale: «La reconquête identitaire, dira Robin en parlant de la Yiddishkeit, est mémoire, mémoire reconstruite, mémoire intellectuelle en même temps qu'affective. Si elle participe de la mémoire savante [...], elle a partie liée avec les enjeux de la mémoire collective.» Son histoire a besoin de l'Histoire pour signifier. C'est donc

bagages en main qu'elle s'insère dans son nouveau monde, bagages en main qu'elle construit ses textes/liens.

Comme Robin, Ltaif cherche, pour se connaître et se faire connaître, à superposer à un parcours géographique celui qu'elle doit accomplir dans son for intérieur. Le parcours géographique est déjà complexe: déplacement de l'Égypte au Liban, passage du Machrek à l'Occident, de la mer méditerranéenne à l'océan atlantique, de l'espace vertical ou historique à l'espace horizontal ou géographique, aboutissement sur une terre d'accueil, une île plutôt, Montréal. L'on croit y déceler une certaine linéarité, comme si, en suivant d'est en ouest le trajet du soleil, elle ne faisait que mimer un mouvement de population tout à fait naturel et millénaire. Le tracé du soleil, sa présence, son absence, constituent d'ailleurs l'un des thèmes obsédants de notre auteure.

Ces passages extérieurs, comme ceux d'autres migrants, fonctionnent comme le miroir des passages que doit accomplir l'écrivaine elle-même dans sa recherche d'un autre lieu d'ancrage, intérieur, spirituel, qui se superposerait au premier. Mais l'image que renvoie le miroir, autre thème obsédant chez Ltaif, n'est pas celle d'une ligne droite. À y regarder de près, l'on comprend que cette linéarité apparente est trompeuse, qu'il s'agirait davantage d'un mouvement en spirale. Le premier départ vers le Liban donne lieu à un retour en Egypte. Le premier passage en Occident, c'est à dire au Canada, n'est pas définitif puisque Ltaif rentre au pays de ses ancêtres, pour en être chassée de nouveau par la guerre dite civile. Si, à une étape ultérieure, elle semble s'installer à Montréal de façon permanente, cette installation est néanmoins coupée par des séjours assez fréquents au Liban. Le mouvement en spirale lui permet de ne jamais quitter tout à fait son lieu d'origine et de ne jamais non plus y reprendre racine. Il lui permet plutôt de s'affirmer à la fois arabo-libanaise et montréalaise tout en accomplissant un éternel retour, à la fois même et autre, sur elle-même.

Son œuvre en témoigne, qui non seulement laisse déceler l'image de ces trajets «réels» mais qui porte l'empreinte d'une re-crédation, d'une re-naissance, toujours entreprise. L'on pense à cette illustration dans un livre récent de l'ourobouros; même si elle n'en parle pas directement, le serpent étant néanmoins présent dans ses écrits, ce symbole semble

convenir très bien à ses idées de mouvement, de continuité, d'éternel retour. Ce symbole, mieux que toute allusion précise à un passé précis, lui permet d'accéder à la mémoire et à l'imaginaire des Québécois de plus longue date.

Il faut également constater les nombreuses allusions à «l'éternelle histoire,» au Phénix, à Demeter et Perséphone, des citations comme «nous allons tout recommencer,» toutes choses qui viennent confirmer ce concept d'un voyage en hélicoïde qui n'en finit mais. Plus et mieux encore, l'auteure fait constamment appel, comme Robin, à l'image du labyrinthe, et cela dès *Les métamorphoses d'Ishtar*. «C'est alors que s'ouvrent les portes de mon labyrinthe» lisons-nous à la page 14; ailleurs elle parle du labyrinthe se transformant en ventre premier, ou encore d'Ariane et de son fil conducteur. Cette image du labyrinthe rejoint celle de l'île, cette île, Montréal au sens propre, objet de quête spirituelle au sens figuré, représentant le centre spirituel primordial, dont l'eau qui l'entoure ici, le fleuve, rappelle simultanément le liquide amniotique (lieu de re-naissance alors) et le cordon ombilical qui relie encore au lieu dont on dérive/dé-rive, à la fois ainsi lieu d'origine nouvelle et lieu de déviance.

Tout concourt donc pour renforcer chez Ltaif aussi le concept d'une quête, une quête de son identité propre dans un monde tout en mouvance. Mais là où Robin s'interroge sur l'identité d'une personne juive, Ltaïf s'interroge sur une identité de femme qu'elle cherche. Une identité de femme, de femme arabe, de femme arabe écrivante, d'une femme parmi les femmes avant d'être aussi une femme parmi les hommes.

Toujours dans le même double mouvement, elle s'alimente sans s'y installer aux sources les plus anciennes, celles qui précédaient les monothéismes que sont le judaïsme, le christianisme, l'islam, celles qui laissaient leur juste place aux femmes, informaient le chaos matriciel, un monde, comme celui de Robin mais différent aussi, du pluriel⁶.

En invoquant ces déesses, elle atteint différents buts dont le moindre n'est pas de remplacer les raccourcis de la majorité par des allusions à un corpus de connaissances accessibles à tous et à toutes. Par leur diversité

(6) cf. *Entre les fleuves*, p. 37, et *Élégies du Levant*, p. 36.

(origines grecque, étrusque, égyptienne, sumérienne, mésopotamienne, phénicienne, la liste est longue), elles représentent également l'univers inclusif, non-différencié, ouvert, que Ltaif voudrait voir se réinstaller sur terre, où rien, ni la race, ni la couleur, ni la religion, ni le genre, ne viendrait dresser les êtres les uns contre les autres⁷.

Elle met beaucoup l'accent sur Mère la Mort sous toutes ses formes, celle qui donne la vie mais qui aussi peut la refuser. Celle qui, en coupant le cordon ombilical, réel ou symbolique, oblige sa fille, biologique ou spirituelle, à assumer sa liberté: «Je sais, le plus dur à vivre est la rupture symbolique. Le rattachement symbolique aussi. Il me semble que je suis sans fond,/ Une loi existe, et c'est la loi de la séparation originelle des cellules. Des cellules qui se séparent pour donner vie. Pour se multiplier⁸.» Ces allusions confirment qu'il ne s'agit jamais d'un retour définitif à ce monde mythique (dans tous les sens du mot) mais d'un ressourcement, tremplin pour l'avenir. Se retrouve ainsi l'idée de l'hélicoïde ou de spirale double.

Femme et arabe peut-être, mais aussi une femme qui écrit, d'où la nécessité pour elle de se placer dans ce tissé, des plus vaste et des plus ancien, que constitue la littérature. Certes, elle pense en premier lieu à Schéhérazade. Ce nom revient constamment, l'auteure s'y identifie pour elle-même et pour la complicité entre les sœurs, son œuvre y puise une grande partie de sa richesse. Elle évoque également, en nommant les quatre fleuves du Paradis, en dénonçant le fils d'Adam, le livre de la Genèse, livre que se partagent, selon des variantes, les trois grandes religions monothéistes.

Son œuvre entière se caractérise par une constante intertextualité. Des citations brèves parsèment ses textes ou encore des allusions directes à des œuvres d'autrui: «j'ai lu tous les livres, écrit-elle dans *Les métamorphoses d'Ishtar*, «comme Candide à Montréal» ou encore «je suis comme K., l'étrangère dans la ville.» *Entre les fleuves* comporte une dédicace «À la belle dame sans merci,» poursuit en comparant la narratrice à Ariel «Du vent [...] la tempête elle-même.»

(7) Il s'agit d'une priorité dans un Québec en pleine transformation.

(8) *Élégies du Levant*, p. 50.

L'on constate aussi qu'elle dédie l'un de ses poèmes à Monique Bosco avec laquelle Ltaïf a manifestement des affinités. Certains passages rappellent ce grand livre qu'est *Opéra-Babel*.

Deux auteures migrantes, issues de régions comme de générations différentes; deux auteures minoritaires déjà dans leur pays d'origine, la première née Française de parents polonais de tradition juive, la deuxième née en Egypte de parents libanais de tradition chrétienne. Toutes deux ont eu à vivre un exil multiple; toutes deux privilégient, quoique de façon différente, une matière autobiographique fondamentale à leur recherche identitaire; toutes deux préfèrent à l'ordre chronologique celui de la spirale ou de l'hélicoïde; toutes deux procèdent par flashes ou par des recours à des connaissances universelles; toutes deux manient avec dextérité l'intertextualité. Toutes deux traduisent les changements qui ont eu lieu dans l'immigration au Québec.

Si Ltaïf ne semble pas encore avoir abordé la cyberécriture, l'on peut au moins penser que, comme celle de Robin, son écriture en partage les caractéristiques. L'autodescriptif de leurs textes imprimés préfigure cette présentation kaléidoscopique qu'est le site Web et lui ouvre la voie. En obéissant aux exigences apparemment inhérentes à ce genre dans ce contexte précis, l'autobiographie de la migrance se porte particulièrement bien.